

**Portraits d'Europe**  
Réponse à l'article de Gilles Dupuis, « Le rapt européen »,  
*Spirale*, n<sup>o</sup> 205

Robert Richard

Numéro 206, janvier–février 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18160ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, R. (2006). Portraits d'Europe : réponse à l'article de Gilles Dupuis, « Le rapt européen », *Spirale*, n<sup>o</sup> 205. *Spirale*, (206), 4–5.

# PORTRAITS D'EUROPE

RÉPONSE À L'ARTICLE DE GILLES DUPUIS, « LE RAPT EUROPÉEN », Spirale, n° 205

**G**ILLES Dupuis se fait du souci pour mon essai, *L'émotion européenne* : Dante, Sade, Aquin (Éd. Varia, 2004). Il y trouve de l'« audace » et de l'« aplomb », il a « plein de bonnes choses » à dire à son sujet. Mais il s'inquiète tout de même des réactions irréflectées dont pourraient faire preuve des « spécialistes » trop impulsifs ou qui ne roulent que dans « la bonne ornière » (comme dit Rimbaud avec une certaine ironie à Georges Izambard). Dupuis appréhende donc l'émoi de ces Pangloss, obligés de naviguer contre leur gré, sur une mer agitée, dans la barque toute fragile de mon livre. Quand on n'a pas le pied marin et qu'on est peu habitué au roulis, il vaut mieux éviter les mers inconnues. Ainsi le poète Théophile de Viau avait-il cru bon inviter ses amis philosophes à naviguer sur des eaux plus paisibles, dans *Les Nautoniers* : « Les Amours plus mignards à nos rames se lient, / Les Tritons à l'envi nous viennent caresser, / Les vents sont modérés, les vagues s'humilient / Par tous les lieux de l'onde où nous voulons passer. » Quand on choisit ainsi de naviguer sur des mers policées, exemptes d'imprévus, on a au moins l'heur de se savoir en sécurité : « Ici, jamais nocher ne craignit le pirate ». Dans ce poème, qui est de 1621, Théophile de Viau avait à l'esprit la petite école philosophique épicurienne dont il était membre et dont le principal souci était de trouver la tranquillité au milieu des agitations intellectuelles et matérielles de ce monde. Il s'est donc figuré un groupe de philosophes, errant sur une barque, parfaitement assurés de leur tranquillité d'esprit.

Mais voilà, j'ai peut-être été trop téméraire, en mettant les voiles sur des mers plutôt tumultueuses, tout infestées de pirates (les « barbares » des voies maritimes). Dupuis aurait donc raison de craindre non seulement pour mon essai, mais peut-être plus encore pour la sécurité de ces marins d'eau douce que sont ses doctes lecteurs. Car il tient, tout anxieux, à prévenir ces derniers des fuites qu'il pense avoir décelées dans la coque de mon navire. D'où l'invitation que je lance à Dupuis de m'accompagner pour faire l'inspection de ma barque en cale sèche. Mon espoir est de le convaincre que ma petite barque, malgré ses défauts, est tout de même en état pour tenir la mer, même par vents et marées...

\*\*\*

La première fuite que Dupuis croit avoir repérée a trait au sens que je donne au célèbre tableau de *l'Annonciation* (1587) du Tintoret, comme emblème de l'Europe politique moderne. C'est précisément ce rôle charnière que conteste Dupuis. À ce tableau, il en oppose un autre : *l'Enlèvement d'Europe* (1580) du Véronèse. En fait, c'est moins la toile du Véronèse que le mythe grec dont elle s'inspire qui retient son attention. Ce mythe, où la belle Europe est ravie par le Taureau Zeus-Poséidon, ne serait-il pas une anticipation du mythe chrétien où Dieu engrosse Marie? Et si tel était le cas, poursuit Dupuis, ne faudrait-il pas enfin admettre que les Grecs avaient déjà tout compris de cette « irruption du barbare en la Cité »? Or il me semble, ici, que Dupuis va un peu vite en affaire. Il commet l'erreur de ceux qui (l'exemple est de Barthes) réduisent le « surmoi » freudien à la « conscience morale » de la psychologie classique : « Quoi! Ce n'est que cela? Oui, si l'on supprime tout le reste », ironise Barthes, dans *Critique et vérité*. Alors, quelle différence entre Zeus engrossant Europe et Dieu engrossant Marie? Eh bien, aucune, si on a le malheur ou l'imprudence de supprimer tout le reste! Et le « reste », dans ce cas, c'est le « Verbe » qui ne figure absolument pas parmi les attributs de Zeus. C'est donc le Verbe, c'est-à-dire l'art — littérature, musique, peinture, etc. — qui fait toute la différence. Chercher à affirmer le contraire me semblerait participer d'un Poséidon d'avril!

Cela dit, je suis loin de vouloir passer sous silence les intuitions, parfois fulgurantes, que l'Antiquité a eues dans le sens de l'inclusion du barbare en la Cité. À témoin, cet énoncé tout de même assez stupéfiant du sophiste et citoyen grec, Antiphon : « Nous sommes tous et en tout de naissance identique, Grecs et barbares [...] Aucun de nous n'a été distingué à l'origine comme barbare ou comme Grec : tous, nous respirons l'air par la bouche et par les narines » (*Fragment 44a, B, col. 2*). C'est du saint Paul avant l'épître! Puis, il me semble avoir accordé, dans mon essai, une place tout de même assez généreuse à cet autre sophiste, Gorgias, qui a su donner à la rhétorique — à la langue — un rôle et une valeur que Socrate s'était bien sûr empressé de refuser. Les mondes grec et romain ont donc connu et

même pratiqué des pensées de l'excès : citons le drame satirique (qui est un genre lancé par Pisistrate, et dont presque tous les exemples ont malheureusement été perdus), les cris d'« *Io, Evohe Bacche* » invitant à la puissance chaotique et tournoyante des Bacchanales, ou encore le dieu Dionysos, qui était (Dupuis eût pu s'y intéresser) de provenance asiatique (!)... Mais la suprématie de l'Attique (plus précisément, la philosophie de Platon) a été suffisamment coriace pour protéger la Cité contre de telles pensées et de telles pratiques étranges. Elle a réussi, hélas, à préserver les esprits de cette vérité cachée depuis la fondation du monde (!), à savoir que la Cité tourne autour du barbare comme autour de sa cause...

La modernité européenne a elle aussi fait un énorme travail psychique collectif sur la question de l'autre. Mais dans ce cas-ci, ça a circulé à l'intérieur des murs de la Cité, se rendant même parfois jusqu'au cœur de celle-ci. C'est ainsi que la « pensée de l'altérité » (l'irraison, l'irrationnel, la barbarie) dont le mythe de l'Annonciation a été le blason a pu irriguer un vaste ensemble de disciplines et de pratiques : philosophie, pensée politique, philosophie du droit, arts et lettres, etc. Alors qu'un Platon pouvait, sans état d'âme, bannir le poète — ce suprême manieur du « Verbe »! — de la Cité (*La République*, 607b), l'Europe moderne, post-Renaissance, a pu se laisser, à des moments tournants de son histoire, habiter par la figure de l'« autre ». Certes, il ne s'agit pas d'escamoter les crimes commis par une Europe génocidaire qui a mis à feu et à sang les populations indigènes des Amériques. Mais l'Europe n'a pas été que ça; l'Europe a aussi été les débats à Valladolid, en 1550-1551, sur les droits des indigènes, ces débats ayant été comme une répétition générale pour la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen de 1789.

L'Europe moderne a donc travaillé la question de l'autre, et elle a été profondément travaillée par cette question. « Je m'entretiens avec moi-même », affirme Diderot, ce moi-même étant au fond le neveu du grand Rameau, dont il est dit que « rien ne dissemble plus que lui de lui-même »... Puis, c'est la longue et profonde et multiforme crise de la représentation politique, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle et même

au-delà, qu'il nous faudrait verser au dossier, et dont la question se résume à ceci : comment — et jusqu'où — faire entrer le conflit civil et politique (entendez : le contestataire, ce « barbare » qui en serait l'instigateur) dans les institutions parlementaires, sans mettre en péril l'intégrité de la nation ? La notion de « *His Majesty's (Loyal) Opposition* », issue, en 1826, de la plume de John Cam Hobhouse, en est un exemple, pâle, diront certains, mais qui a tout de même été gagné de haute lutte.

Or ces luttes n'ont pas été menées au fil de rituels ithyphalliques où des femmes anonymes (au pluriel) étaient ravies, en marge de la Cité et sous couvert de nuit. Le mythe qui a soutenu ce long et patient travail accompli par l'Europe moderne sur la question de l'autre a été celui de l'Annonciation, véritable blason européen, dont la logique incisive et nue avait quelque chose d'inédit dans l'histoire de l'humanité : il s'agit du Verbe s'unissant à une femme bien spécifique, et il s'agit du fruit de cette union, le tout ayant pour mérite de nous sortir — notons bien ceci — du temps cyclique des Grecs. Avouez que, comparée à ça, la partie de gambettes de Zeus perd pas mal de son effet boeuf...

\*\*\*

La seconde fuite que Dupuis croit avoir aperçue aurait trait à un « nouvel humanisme » auquel, selon lui, j'aspirerais. C'est donc dire que les nombreuses précautions que j'avais prises, dans mon chapitre de conclusion, pour écarter ce type de lecture erronée, n'auraient pas été suffisantes.

Je reprends donc : le paradigme augustinien du « nouvel Adam » (car c'est de ça que je parle, au bout du compte, dans mon essai) n'a rien d'un « nouvel humanisme ». Pour Ernest Renan, l'humanisme est « *le culte de tout ce qui est de l'homme* ». Or, justement, mon essai s'intéresse peu à l'homme, mais beaucoup à ce qui lui est « étranger ». D'où l'intérêt du paradigme augustinien du « nouvel Adam », dont le mérite a été de faire naître, au sein de l'Europe moderne, une réflexion sur la difficile question du Temps (qui est tout, sauf le temps cyclique des Grecs!). « *Le temps est une vierge enceinte* », dit Hubert Aquin, dans une formule lumineuse, éblouissante : de la vierge naît non pas un quelconque nouvel humanisme, mais ce « nouvel

Adam », sujet politique qui, dans une manière de « traversée de la mère » à la Barthes, met fin à l'Histoire. Or, l'Eugénie (« belle naissance », en grec!) de *La philosophie dans le boudoir* est une indispensable clé de voûte, ici. Celle-ci « renaît » en tant que sujet politique, grâce à l'intervention épistolaire — et donc grâce au « Verbe », à l'écriture — de son père, M. de Mistival. Eugénie ne rêve pas, comme même le sobre Condorcet a pu le faire, d'une ère nouvelle et ensoleillée : « *Un heureux événement [la Révolution française] a tout à coup ouvert une carrière immense aux espérances du genre humain; un seul instant a mis un siècle de distance entre l'homme du jour et celui du lendemain* », disait un Condorcet transporté, euphorique plus que de coutume. Mais c'est à mille lieues de ces lendemains grégaires que campe Eugénie. Celle-ci finit par préférer des perspectives plus « houleuses », nous invitant plutôt à vivre d'un Temps trouble et troublant où s'accomplissent des gestes que « *seuls les sots appellent des crimes* » (comme le dit l'ultime phrase de *La philosophie dans le boudoir*). C'est la même aspiration qu'on retrouve chez Clairwil, et qui est d'introduire, dans l'Histoire ou dans le temps de l'humanité, le vice, c'est-à-dire le Temps, de la subjectivité. D'où, chez Clairwil, une infinie volonté de « destruction » systématique. Il faut, dit-elle, que se répande, « *une corruption générale ou un dérangement si formel qu'au-delà même de ma vie l'effet s'en prolongeât encore* » (D.A.F. Sade, *Histoire de Juliette*). C'est ainsi que le Verbe ou l'art en général (la science du sujet) — c'est-à-dire, notamment, les œuvres de Dante, du Tintoret, de Sade, de Joyce, d'Aquin — dérangent toujours, perturbent (en faisant obstacle à) l'Histoire.

Entre l'humanisme que Dupuis croit trouver dans mon essai et l'anti-humanisme presque effréné des Clairwil et des Eugénie de Sade (où il en va de la difficile dialectique « sujet politique/Histoire »), la marge est considérable.

\*\*\*

Enfin, troisième fuite : mon essai serait, selon ce que Dupuis laisse entendre, « *européocentriste* ». On n'a qu'à se remettre en mémoire l'argument *princeps* de mon essai (l'accueil inconditionnel du barbare en la Cité) pour saisir comme est fautive cette affirmation.

Il est vrai — je l'ai rappelé plus tôt — que l'Europe a été impérialiste et dominatrice : guerres coloniales, rapine, traite des Noirs, etc. Même un Tocqueville, cela surprendra, a pu cautionner la « *domination totale* » en Algérie et le « *ravage du pays* » ! Mais l'Europe, je le répète, n'a pas été que ça. Et c'est d'ailleurs ce sentiment qu'on ne peut pas réduire l'Europe à la somme de ses méfaits qui m'a conduit à écrire *L'émotion européenne*. Car accepter ou endosser une telle réduction reviendrait à commettre, au sujet de l'Europe, la même erreur que l'Occident a commise à l'endroit de l'Orient. D'où le célèbre ouvrage d'Edward W. Saïd, *Orientalism*, paru en 1978, et dont tout le mérite avait été de décortiquer le système de représentation dans lequel l'Occident avait enfermé l'Orient. Je me suis donc retrouvé — avouez que la chose est bien curieuse — dans une situation quelque peu semblable de devoir dire, en écrivant mon essai, qu'il existe « une autre Europe ». Et que cette « autre Europe » a cherché non pas à asservir l'autre, mais bien plutôt à se constituer dans l'ouverture à l'Autre, en se plaçant délibérément ou volontairement sous la gouverne de la loi paradoxale de cet Autre, Étranger ou « barbare ». Cette Europe-là, qui est à peu près oubliée, est donc une Europe qui se distingue par sa détermination à se « provincialiser », pour emprunter l'expression polémique de l'historien indien Dipesh Chakrabarty. Je fais référence à l'ouvrage que ce dernier a publié en 2000, *Provincializing Europe, Postcolonial Thought and Historical Difference* (Princeton University Press).

Mon essai serait « *européocentriste* » ? Voyons, c'est même tout le contraire !

\*\*\*

Voilà, en trois points — en trois portraits —, l'Europe dont j'ai voulu dire l'existence, dans mon essai : il s'agit de l'Europe du Verbe, de l'Europe du Temps et du sujet (politique), enfin, il s'agit de cette Europe qui chercherait, à l'opposé de ce que l'on croit, à se rendre « perméable » à l'Autre, c'est-à-dire à « *se provincialiser* »...

Reste maintenant à mettre le cap sur ce continent inconnu, la petite inspection en cale sèche ayant eu pour effet, je l'espère, de rassurer le voyageur.

Robert Richard